

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Il faut revenir encore sur cette question du sujet. Le sujet en lui-même n'est rien ; c'est l'angle sous lequel il est vu qui compte... Et pourtant, en feuilletant nos archives, nous retrouvons des documents que nous ne pouvons nous décider à publier comme textes littéraires : le sujet en est franchement mauvais. Il s'agit, en l'occurrence, de la mauvaise aventure de Far West suggérée, en général, par le pire cinéma américain.

En voici un échantillon, qui est un passage pris dans une nouvelle intitulée : « Les aventures prodigieuses des trois inséparables ».

L'auteur est un jeune élève de 14 ans qui, comme vous vous en rendez compte, a le sens du drame et de l'action :

La caverne était vaste et sombre... Ils entrèrent dans une salle obscure et jetèrent brutalement leurs prisonniers sur le sol...

Glocos s'approcha et leur demanda le nombre de gauchos occupant l'hacienda et la quantité de munitions qu'elle contenait.

Ils refusèrent de répondre à ces questions.

Glocos appela un nègre :

— Semba ! Je te charge de torturer ces deux fripouilles sous mes yeux.

Le nègre prit une mince barre de fer, la fit chauffer au rouge et la retira avec une pince...

Glocos reposa ses deux questions.

Les mulâtres refusèrent de répondre. Alors, vlan !

— Semba ! A l'œuvre !

Huit hommes s'approchèrent : quatre pour tenir chaque prisonnier, un à chaque jambe et un à chaque bras. Semba s'approcha d'un mulâtre et lui brûla les ongles. Le gaucho ne poussa aucune plainte.

— Arrête, dit Glocos, nous ne tirerons rien d'eux. Il leur faut un supplice. Nous allons les attacher à la queue d'un cheval sauvage. Cours, va chercher deux chevaux !

Et ne croyez pas, pour autant, que notre jeune conteur nous fasse grâce du galop éperdu des coursiers dévorant les espaces, franchissant les obstacles ! Estimons-nous heureux d'apprendre que les pauvres prisonniers n'étaient qu'évanouis quand les forces bienfaites se portèrent à leur secours et sachons gré, à l'éminent docteur qui sut remettre d'aplomb cette pauvre chair humaine vraiment bien malmenée ! On sourit à ce récit « tragique » qui représente un véritable gaspillage de dons littéraires et pourtant l'erreur est suffisamment grave. Peut-être y a-t-il plus grave encore : cette sensibilité d'enfant n'est-elle pas en profondeur, déjà

façonnée par le drame de mauvaise qualité qui fleurit dans la pins des littératures enfantines ou les mauvais films américains ! Ne risquons-nous pas d'aller au-devant d'une véritable dépravation du cœur de l'enfant en ne réagissant pas là contre ? Le problème vaut d'être posé sur le plan humain comme sur le plan scolaire.

— Bien, diront certaines âmes particulièrement sensibles, mais quand vous laissez les enfants parler librement de la guerre, raconter des scènes horribles, évoquer les heures poignantes qu'ils ont vécues, n'allez-vous pas au-devant des mêmes risques ? Y a-t-il un drame ou plutôt une horreur licite et une horreur illicite, quand l'esprit en reçoit le même choc ?

Nous ne sommes pas de ceux qui jouent à cache-cache avec la réalité. Bonne ou mauvaise, nous la prenons telle qu'elle est, et, dans ses complications ou ses duretés comme dans sa joie et ses facilités, nous essayons de guider l'enfant. Nous n'avons pas de raison de cacher les aspects désobligeants de cette réalité au profit d'autres aspects plus séduisants. Nous n'avons pas de raison non plus d'empêcher l'enfant de parler ou de raisonner sur le côté pénible de la vie pour le cantonner dans le domaine de la facilité et du rêve. Ce serait nuire à la vérité des choses que de n'en exalter que les passages favorables. Si nous ne devions retenir que les événements plaisants ou poétiques de la vie de l'enfant, par ces temps de privations et de gêne, la plus grande partie des fils du prolétariat serait voués au silence.

L'enfant a le droit et le devoir de dire sa vérité, même s'il verse des larmes en la disant.

Au cours d'un stage à Vence, en 39, nos petits réfugiés d'Espagne avaient joué une scène de leur vie, là-bas, dans l'enfer des bombardements. Si poignante était leur évocation qu'ils sanglotaient sur la scène et que les larmes ruisselaient sur les visages des spectateurs.

Le soir, à l'heure de la libre discussion, des camarades ont critiqué assez durement cette authentique reconstitution de la guerre, où la mort aux cent visages macabres est trop souvent la compagne de l'enfant.

— C'est, disaient-ils, une souffrance inutile et dangereuse pour l'équilibre de la personnalité enfantine. Une émotion trop vive est un danger qu'il faut éviter à des sensibilités fragiles...

Près de moi, le regard dur, notre jeune José Luis se leva, ironique et dur :

— C'est ça, dit-il, ça vous fait tant de

peine de nous voir pleurer ! Et là-bas, ça vous est bien égal que nos mères et nos pères soient assassinés !

Quand nous vivons une existence exempte de soucis, nous pouvons bien, dans la sécurité de la maison chaude, partager la vie en petits morceaux à consommer, rejetant les parties trop coriaces qui meurtrissent et font souffrir. Mais quand l'enfant est avec nous dans le grand drame, quand il vit les privations, la faim, la guerre, les deuils, il n'y a plus moyen de mettre un bandeau devant ses yeux. Il y a eu des enfants déchiquetés, blessés, déportés et le malheur subsiste pour bon nombre d'eux. Et pourtant, dans l'adversité, l'enfant est quelquefois l'égal de l'homme. Nous avons vécu des heures graves où nous nous sentions forts parce que l'enfant marchait près de nous avec la même vaillance, le même espoir dans l'avenir. Maintenant, nous savons qu'il a le droit à la parole ; il est le premier acteur de son avenir et nous pensons que sa compréhension actuelle le fera plus lucide demain.

Telle est la réalité.

Autre chose est de laisser l'enfant s'abîmer dans l'aventure dramatique inventée de toute pièce, se complaire dans l'abracadabrant, se créer un monde de fiction, sans liaison possible, avec le réel. Et nous récusons toute évasion qui exalte une forme morbide d'imagination ou de sensibilité. L'enfant ne doit pas se mentir à lui-même, même quand il rencontre le tourment.

Est-ce à dire qu'il soit très indiqué de s'attarder par exemple sur les spectacles macabres de la guerre dont certains enfants ont été les témoins et de leur donner une large publicité ?

Sauf dans les cas très particuliers, les enfants ne se complaisent pas aux détails trop réalistes. D'eux-mêmes, ils font en général la censure pour tout ce qui a bouleversé trop profondément leur sensibilité. Qu'on relise le si émouvant récit de « Déporté » dans nos *Enfantines*. Ce petit garçon qui a vécu bravement, héroïquement l'existence la plus atroce de la guerre, n'a rapporté pour les autres que des détails pour ainsi dire licites. Certes, il a vu des morceaux de cadavres partir au four crématoire, mais son récit reste sobre, à l'écart des précisions trop réalistes :

On mourait de la vermine, de la peste, du typhus. Il y avait beaucoup de morts. C'étaient les hommes qui nous surveillaient qui venaient prendre les cadavres. Parfois, il y en avait des tas, des pleines charrettes qu'on brûlait au four crématoire. Nuit et jour, une odeur âcre montait, si écœurante, qu'on pouvait à peine la respirer. J'ai vu des spectacles si horribles que je ne pourrais jamais plus en parler.

Qui se reconnaîtrait le droit de barrer d'un trait de plume cette vérité profonde de

l'enfant ? Seul un égoïste invétéré qui aurait la facilité de tirer son épingle du jeu en vivant, à l'écart de l'aventure humaine, dans une solitude confortable, pourrait s'arroger ce droit de censure à l'égard d'un jeune héros qui a le devoir de parler. Nous ne nous permettrons point de nier la grave réalité qui assassinera demain les enfants et les hommes. C'est en restant réalistes aujourd'hui que nous serons lucides demain pour éviter à l'enfant, injustement frappé, les camps de la mort dont trop d'hommes ont fait la triste expérience, et les formes multiples de l'assassinat que l'injustice humaine perpète. L'enfant qui souffre, l'enfant qui veut vivre, a droit à la parole.

(A suivre)

E. FREINET.